

peut-être, mais dont les toiles plaisent aux yeux et vont au cœur. Ses dessous de bois sont charmants, ses cascades sont bien touchées, et tout ce qui sort de son pinceau a cette bonne odeur de feuilles ou de foin fraîchement coupé qui prouve des études sérieuses et un sentiment de la nature bien compris et bien senti.

Maintenant qu'il est chez nous, espérons que nos splendides panoramas vont l'inspirer, et qu'il représentera aussi fidèlement nos paysages qu'il l'a fait pour ceux des environs de Cernay et de Senlis.

Autre événement artistique.
Le concert de madame Auguste Robert, dont LE MONDE ILLUSTRE donne aujourd'hui le portrait, doit avoir lieu après-demain, lundi.

Cette soirée tant désirée va réunir le tout Montréal et sera une véritable fête musicale.

Un de mes confrères vous parle dans une autre colonne du talent de madame Robert d'une manière plus compétente que je ne saurais le faire, et je vous renvoie à lui pour plus amples détails.

LÉON LEDIEU.

L'ART D'ÊTRE HEUREUX

I

Dans une petite chambre d'une maison de la rue Saint-Jacques, deux jeunes gens sont assis devant une table et fument un cigare. Inutile de vous dire que ce sont deux étudiants; l'aimable désordre qui règne dans la chambre, la fumée qui vous prend à la gorge, tout cela vous le montre assez.

—Eh bien ! Jules, dit tout à coup l'un d'eux en envoyant une énorme bouffée vers le plafond, nous voici arrivés à la fin de nos études; ce bon jury, que Dieu garde, a daigné nous recevoir. Que comptes-tu faire maintenant ?

—Ma foi, mon cher Ernest, j'y songeais précisément. Je vais d'abord aller passer quelques jours de vacances chez mes parents, puis je reviendrai, je me ferai inscrire au barreau, et, avec du travail et de la persévérance, j'espère arriver à me créer une petite clientèle.

—Et c'est tout ? eh bien ! tu n'es pas difficile. Sais-tu à quoi tu arriveras, avec ton travail et ta persévérance après un stage plus ou moins long ? A te créer une clientèle de pauvres diables qui te paieront peu ou prou ; tu végéteras, tu ne vivras pas. Est-ce qu'aujourd'hui on réussit par le travail ? Allons donc ! c'est bon pour les imbéciles ! Mais toi, un homme intelligent et instruit finir de la sorte, c'est ridicule.

—Que veux-tu ? si je ne réussis pas, je chercherai autre chose. Tu le sais, je n'ai pas tes goûts pour l'intrigue ; j'aime la tranquillité, et si je vois que je ne peux rien faire au barreau, je me retournerai d'un autre côté.

—Oh ! tiens, ne parlons plus de cela, tu me fais frémir.

—Eh bien ! et toi, Ernest, que comptes-tu faire ?

—Oh ! moi, mon plan est tout fait. J'ai perdu, il y a deux ans, un oncle qui m'a laissé un petit héritage. Je le divise en quatre parties, ce qui me fait quatre ans ; c'est tout ce qu'il me faut pour réussir. Pendant ces quatre années, au lieu de me renfermer à travailler, je mène la vie à grandes guides ! Oh ! le beau temps que je vais passer. Naturellement, je me fais inscrire, moi aussi, c'est nécessaire ; mais tu verras, du moment que j'aurai l'air de n'avoir besoin de rien, on accourra vers moi. Dans deux ans, j'aurai une position splendide, je serai échevin, maire, et à trente ans je veux être représentant. Et pourquoi pas ? Vois-tu, jeter de la poudre aux yeux, se mettre du parti que l'on croit le plus fort, intriguer, voilà le secret pour réussir.

—Ainsi soit-il, mon cher Ernest.

—Veux-tu essayer avec moi ? Tu le sais, ce qui est à moi t'appartient ; au lieu de quatre parts, j'en ferai deux, une pour toi, une pour moi ; ce sera plus que suffisant.

—Merci, je ne me sens pas de goût pour cette vie là. Je crois bien que je suis de la pâte de ces hommes sur la tombe desquels on écrit : bon époux, bon père, bon citoyen. Je n'ai pas d'autre ambition.

—Eh bien ! veux-tu que nous nous promettions quelque chose ; nous allons suivre chacun notre voie ; dans sept ou huit ans, donnons-nous un rendez-vous, et nous verrons alors qui de nous aura mieux réussi.

—C'est entendu. Et sur ce, mon cher, il est mi-

nuit, je prends le train demain matin à sept heures ; allons nous coucher. Bonsoir et bonne réussite.

—Merci, et toi de même. Bonsoir.

II

Dix ans se sont écoulés depuis la petite scène que nous venons de raconter à nos lecteurs. Nous les prions de se transporter avec nous dans une charmante petite maison de la rue Saint-Hubert. Dans une salle à manger, au rez-de-chaussée, trois personnes sont assises devant une table et s'apprêtent à prendre leur repas. C'est Jules, sa femme et un bébé de quatre ans qui, par ses fantaisies, blessant parfois un peu trop l'étiquette, donne beaucoup de mal à sa maman.

Jules n'est plus ce jeune étudiant que nous avons vu il y a dix ans. C'est un grave commerçant ; mais sur tous ses traits se lit le bonheur, et de temps en temps un bon sourire épanouit ses lèvres à une nouvelle boutade de M. Bébé.

Tout à coup, la sonnette se fait entendre, et la bonne apparaît :

—Un étranger est là, qui prie monsieur de vouloir bien lui accorder quelques instants.

Jules jette un coup d'œil à sa femme, et avec son assentiment :

—Faites entrer ce monsieur dans mon cabinet, je suis à lui.

Puis, à sa femme :

—Quelques minutes seulement, et je reviens.

Il se lève, se dirige vers son cabinet ; la personne qui y était se tourne vers lui au moment où il y entre ; quelques secondes, il la regarde, indécis, puis un cri s'échappe de sa poitrine :

—Ernest !

Et les deux hommes se jettent dans les bras l'un de l'autre.

—Pardonne-moi, dit Ernest, je te dérange peut-être ?

—Me dérange ! toi ! A quoi penses-tu ? Nous nous mettons à table, tu vas dîner avec nous.

—Oh ! mon cher, tu n'y penses pas ; fagotté comme je suis là !

—Qu'importe ? Tu reviens de voyage, et puis, tu n'es pas un étranger pour Lucy, je lui ai souvent parlé de toi !

—Toujours le même, le cœur sur la main.

—Allons, vite que je te présente à ma femme.

Et, prenant son ami par le bras, Jules l'emmène vers la salle à manger.

—Lucy, mon ami Ernest. Ernest, ma femme et mon héritier que tu vois là assis : ne pouvant te mettre parrain, puisque tu n'étais pas ici au moment de sa naissance, je lui ai donné ton nom. Et sur ce, mettons-nous à table ; Annette, un couvert.

Le dîner fut très gai. Mme Jules se montra si charmante avec l'ami de son mari, qu'Ernest se trouva bien vite à son aise, comme en famille, selon l'expression de Jules. A la fin, au moment où les deux hommes allumaient leur cigare, Mme Jules se leva :

—Messieurs, dit-elle en souriant, vous devez avoir bien des choses à vous dire ; je vous laisse ; il faut que j'aille coucher M. Bébé et que je l'endorme. Allons, Ernest, dis bonsoir à papa et à monsieur.

—Que tu es heureux, murmura Ernest au moment où la porte se refermait, et que tu avais bien raison autrefois !

—Bast, la même chose t'attend un jour où l'autre. Mais, voyons, maintenant que nous voilà seuls, raconte-moi ce que tu es devenu depuis bientôt dix ans que nous nous sommes quittés.

—Ah ! mon cher, mon histoire est bien peu amusante ; j'ai fait comme beaucoup d'ambitieux ; j'ai voulu monter trop haut et je suis tombé à plat ventre. Tu sais quelles étaient nos idées. D'abord, mon petit capital, que je m'étais donné quatre ans pour dépenser, a été englouti en moins d'une année. Je commençais à me créer des relations, mais, quand je n'ai plus eu le sou, ces gens qui étaient prêts à tout faire pour moi, parce qu'ils s'imaginaient que je n'avais besoin de rien, m'ont bien vite tourné le dos. Dégoûté de tout et n'ayant plus le courage de travailler, je me suis embarqué pour l'Europe. Ah ! mon ami, quelle existence j'ai menée ; je peux dire que j'en ai fait des métiers ! Moi, ton noble ami, qui n'aspirais à rien moins qu'à devenir maire, représentant même. J'ai été garçon de café, acteur. Ah ! j'ai eu aussi mes moments de splendeur ! Il n'eût tenu qu'à moi d'accepter le cœur et la main d'une certaine mormonde, fille d'un illustre prince ; j'ai même eu toute la peine du monde à me tirer de ses mains,

j'ai dû laisser mon manteau. Bref, je reviens plus gueux que je n'étais parti, et il me faut, à mon âge, commencer à me créer une position. Hein, qu'en dis-tu ? Maintenant, à ton tour.

—Ma foi, ma vie n'a pas été aussi agitée que la tienne. Je m'étais fait inscrire au barreau, mais au bout de six mois, je m'étais aperçu que ça ne me mènerait pas à grand chose. Vois-tu, aujourd'hui, l'intelligence et l'instruction courent les rues ; il faut autre chose pour réussir. Heureusement, un vieil ami de mon père me donna un excellent conseil ; je me mis dans l'industrie ; j'avoue que dans les commencements cela me fut dur. Mais, par bonheur, il se trouva une femme pour me soutenir, me donner du courage ; et trois ans après mon patron me céda son établissement et m'accorda la main de sa fille. Et maintenant, je tranquille, je gagne honnêtement ma vie ; entre ma femme et mon fils, je suis heureux. Quant à toi, il faut que tu me rendes un service ; j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider, veux-tu tenter l'aventure ?

—Oh ! mon ami, comment te remercier ?

—En acceptant, c'est moi qui te devrai de la reconnaissance. Dès demain tu pourras chercher un quartier et une pension convenables. Tu peux, en attendant, te considérer ici comme chez toi.

O. T.

SAINT-HILAIRE

(Voir gravure)

Un joli village situé sur les bords riants de la rivière Chambly, à trente milles à l'est de Montréal.

Saint-Hilaire se fait remarquer par ses maisons groupées en amphithéâtre, offrant un coup d'œil ravissant, son église coquette avec son clocher à jour et son couvent des plus confortables, tenu par les révérendes Sœurs du saint nom de Jésus Marie, où un grand nombre de jeunes filles reçoivent une éducation supérieure.

De nombreuses villas, échelonnées le long du rivage, reçoivent tous les ans une foule de citadins empressés de respirer l'air pur de la campagne. Dans le fond du tableau, le mont Saint-Hilaire élevant son sommet altier à onze cents pieds dans les airs, se mire d'un côté dans les eaux calmes de la rivière, pendant que de l'autre ses pieds se baignent dans un lac charmant de trois milles de circonférence. Ce lac est la propriété de l'Iroquois House, si avantageusement connu du monde fashionable du Canada et des Etats-Unis.

Deux gares du chemin de fer le Grand-Tronc, et les bateaux de la compagnie du Richelieu, offrent aux touristes les plus grandes facilités de transport.

Trois hôtels, d'une tenue irréprochable, donnent tout le confort désirable.

RESPECT DE L'ÂME

Ce qui est menacé aujourd'hui, c'est la liberté morale, c'est la conscience, c'est la noblesse même de l'homme, c'est le respect de l'âme. Défendre l'âme, ses intérêts, ses droits, sa dignité, c'est le devoir le plus pressant pour quiconque voit le danger ; défendre l'humanité dans l'homme, c'est ce que doivent faire l'écrivain, l'instituteur, le philosophe.

L'homme ! l'homme vrai, l'homme idéal ! telle doit être leur devise, leur cri de ralliement. Guerre à ce qui l'avilit, le diminue, l'entrave, le dénature ; protection à ce qui le fortifie, l'ennoblit, l'élève. La pierre de touche de tout système religieux, ou politique, ou pédagogique, c'est l'homme qu'il forme. Si le système nuit à l'intelligence, il est mauvais ; s'il nuit au caractère, il est vicieux ; s'il nuit à la conscience, il est criminel.

AMIEL.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Voici un moyen très simple de nettoyer les objets en albâtre salis par la poussière ou la fumée : on les lave d'abord avec une éponge et ne trempée dans une eau de savon assez épaisse ; cela fait, on les rince à l'eau pure et on les fait sécher un peu. Alors on les frotte avec une peau de chamois bien sèche. Si quelques taches résistaient au lavage, on pourrait les enlever avec quelques gouttes d'essence de térébenthine ou en les frottant avec du talc en poudre.